

Pierre de RONSARD

Sur la MORT de MARIE

Les Amours. Seconde partie

Les œuvres de P. de Ronsard

Gentilhomme Vandomois

1578



Trajicit et fati littora magnus amor.
PROPERCE.

I

Je songeais sous l'obscur de la nuit endormie,
Qu'un sépulcre entre-ouvert s'apparaissait à moi :
La Mort gisait dedans toute pâle d'effroi,
Dessus était écrit Le tombeau de Marie.

Épouvanté du songe en sursaut je m'écrie :
« Amour est donc sujet à notre humaine loi :
Il a perdu son règne, et le meilleur de soi,
Puisque par une mort sa puissance est périée. »

Je n'avais achevé, qu'au point du jour, voici
Un passant à ma porte, adeulé de souci,
Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.

Prends courage, mon âme, il faut suivre sa fin :
Je l'entends dans le ciel comme elle nous appelle :
Mes pieds avec les siens ont fait même chemin.

II

Stances

Je lamente sans réconfort,
Me souvenant de cette mort
Qui déroba ma douce vie :
Pensant en ces yeux qui soulaient
Faire de moi ce qu'ils voulaient,
De vivre je n'ai plus d'envie.

Amour, tu n'as point de pouvoir :
À mon dam tu m'as fait savoir
Que ton arc partout ne commande.
Si tu avais quelque vertu,
La Mort ne t'eût pas dévêtu
De ta richesse la plus grande.

Tout seul tu n'as perdu ton bien :
Comme toi j'ai perdu le mien,
Cette beauté que je désire,
Qui fut mon trésor le plus cher :
Tous deux contre un même rocher
Avons froissé notre navire.

Soupirs, échauffez son tombeau :
Larmes, lavez-le de votre eau :
Ma voix si doucement se plainte,
Qu'à la Mort vous fassiez pitié,
Ou qu'elle rende ma moitié,
Ou que ma moitié j'accompagne.

Fol qui au monde met son cœur :
Fol qui croit en l'espoir moqueur,
Et en la beauté tromperesse.
Je me suis tout seul offensé,
Comme celui qui n'eût pensé
Que morte fût une Déesse.

Quand son âme au corps s'attachait,
Rien, tant fût dur, ne me fâchait,
Ni destin, ni rude influence :
Menaces, embûches, dangers,
Villes, et peuples étrangers
M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,
Toujours en mes yeux je l'avais,
Transformé du tout en la belle.
Si bien Amour à coups de trait
Au cœur m'engrava son portrait,
Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour
L'impatience de l'Amour
Qui m'a fait des peines sans nombre,
La mort soudaine m'a déçu :
Pour le vrai le faux j'ai reçu,
Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !
Qui eût pensé que ces beaux yeux
Qui me faisaient si douce guerre,

Ces mains, cette bouche, et ce front
Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,
Ce voir, cet ouïr, cet aller,
Ce ris qui me faisait apprendre
Que c'est qu'aimer ? Ha, doux refus !
Ha ! doux dédains, vous n'êtes plus,
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre.

Hélas, où est cette beauté,
Ce Printemps, cette nouveauté,
Qui n'aura jamais de seconde ?
Du ciel tous les dons elle avait :
Aussi parfaite ne devait
Longtemps demeurer en ce monde.

Je n'ai regret en son trépas,
Comme prêt de suivre ses pas.
Du chef les astres elle touche :
Et je vis ? Et je n'ai sinon
Pour réconfort que son beau nom,
Qui si doux me sonne en la bouche ?

Amour, qui pleures avec moi,
Tu sais que vrai est mon émoi,
Et que mes larmes ne sont feintes :
S'il te plaît renforce ma voix,
Et de pitié rochers et bois
Je ferai rompre sous mes plaintes.

Mon feu s'accroît plus véhément,
Quand plus lui manque l'argument
Et la matière de se pâtre :
Car son œil qui m'était fatal,
La seule cause de mon mal,
Est terre qui ne peut renaître.

Toutefois en moi je le sens
Encore l'objet de mes sens,
Comme à l'heure qu'elle était vive :
Ni mort ne me peut retarder,
Ni tombeau ne me peut garder,
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure,
Oyant sa voix, qui sonnait mieux
Que de coutume, et ses beaux yeux
Qui reluisaient outre mesure,

Et son soupir qui m'embrasait,
J'eusse bien vu qu'ell' me disait :
« Or soule-toi de mon visage,
Si jamais tu en eus souci :
Tu ne me verras plus ici,
Je m'en vais faire un long voyage.

J'eusse amassé de mes regards
Un magasin de toutes parts,
Pour nourrir mon âme étonnée,

Et pâître longtemps ma douleur :
Mais onques mon cruel malheur
Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci,
Et de regret qui m'a transi,
Comblé de passions étranges.
Je ne déguise mes ennuis :
Tu vois l'état auquel je suis,
Du ciel assise entre les anges. »

Ha ! belle âme, tu es là haut
Après du bien qui point ne faut,
De rien du monde désireuse,
En liberté, moi en prison :
Encore n'est-ce pas raison
Que seule tu sois bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal,
Si j'ai pour toi souffert du mal,
Tu me dois part de ta lumière.
Mais franche du mortel lien,
Tu as seule emporté le bien,
Ne me laissant que la misère.

En ton âge le plus gaillard
Tu as seul laissé ton Ronsard,
Dans le ciel trop tôt retournée,
Perdant beauté, grâce, et couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as su fermer
Si bien tout argument d'aimer,
Et toute nouvelle entreprise,
Que rien à mon gré je ne voi,
Et tout cela qui n'est pas toi,
Me déplaît, et je le méprise.

Si tu veux, Amour, que je sois
Encore un coup dessous tes lois,
M'ordonnant un nouveau service,
Il te faut sous la terre aller
Flatter Pluton, et rappeler
En lumière mon Eurydice.

Ou bien va-t-en là haut crier
À la Nature, et la prier
D'en faire une aussi admirable :
Mais j'ai grand peur qu'elle rompit
Le moule, alors qu'elle la fit,
Pour n'en tracer plus de semblable.

Refais-moi voir deux yeux pareils
Aux siens, qui m'étaient deux soleils,
Et m'ardaient d'une flamme extrême,
Où tu soulais tendre tes lacs,
Tes hameçons, et tes appas,
Où s'engluait la raison même.

Rends-moi ce voir et cet ouïr :
De ce parler fais-moi jouir,
Si douteux à rendre réponse.

Rends-moi l'objet de mes ennuis :
Si faire cela tu ne puis,
Va-t-en ailleurs, je te renonce.

À la Mort j'aurai mon recours :
La Mort me sera mon secours,
Comme le but que je désire.
Dessus la Mort tu ne peux rien,
Puisqu'elle a dérobé ton bien,
Qui fut l'honneur de ton empire.

Soit que tu vives près de Dieu,
Ou aux Champs Elysées, adieu,
Adieu cent fois, adieu Marie :
Jamais Ronsard ne t'oubliera,
Jamais la Mort ne déliera
Le nœud dont ta beauté me lie.

III

Terre, ouvre moi ton sein, et me laisse reprendre
Mon trésor, que la Parque a caché dessous toi :
Ou bien si tu ne peux, ô terre, cache moi
Sous même sépulture avec sa belle cendre.

Le trait qui la tua devait faire descendre
Mon corps auprès du sien pour finir mon émoi :
Aussi bien, vu le mal qu'en sa mort je reçois,
Je ne saurais plus vivre, et me fâche d'attendre.

Quand ses yeux m'éclairaient, et qu'en terre j'avais
Le bonheur de les voir, à l'heure je vivais,
Ayant de leurs rayons mon âme gouvernée.

Maintenant je suis mort : la Mort qui s'en alla
Loger dedans ses yeux, en partant m'appela,
Et me fit de ses pieds accomplir ma journée.

IV

Alors que plus Amour nourrissait mon ardeur,
M'assurant de jouir de ma longue espérance :
À l'heure que j'avais en lui plus d'assurance,
La Mort a moissonné mon bien en sa verdure.

J'espérais par soupirs, par peine, et par langueur
Adoucir son orgueil : las ! je meurs quand j'y pense.
Mais en lieu d'en jouir, pour toute récompense
Un cercueil tient enclos mon espoir et mon cœur.

Je suis bien malheureux, puisqu'elle vive et morte
Ne me donne repos, et que de jour en jour
Je sens par son trépas une douleur plus forte.

Comme elle je devrais reposer à mon tour :
Toutefois je ne vois par quel chemin je sorte,
Tant la Mort me rempêtre au labyrinthe d'Amour.

V

Comme on voit sur la branche au mois de Mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille déclosé :

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

VI

Dialogue

Le Passant et le Génie

Passant

Vu que ce marbre enserre un corps qui fut plus beau
Que celui de Narcisse, ou celui de Clitie,
Je suis émerveillé qu'une fleur n'est sortie,
Comme elle fit d'Ajax, du creux de ce tombeau.

Génie

L'ardeur qui reste encore, et vit en ce flambeau,
Ard la terre d'amour, qui si bien a sentie
La flamme qu'en brasier elle s'est convertie,
Et sèche ne peut rien produire de nouveau.
Mais si Ronsard voulait sur sa Marie épandre
Des pleurs pour l'arroser, soudain l'humide cendre
Une fleur du sépulcre enfanterait au jour.

Passant

À la cendre on connaît combien vive était forte
La beauté de ce corps, quand, mêmes étant morte,
Elle enflamme la terre, et sa tombe d'amour.

VII

Chanson

Hélas ! je n'ai pour mon objet
Qu'un regret, qu'une souvenance :
La terre embrasse le sujet,
En qui vivait mon espérance.
Cruel tombeau, je n'ai plus rien,
Tu as dérobé tout mon bien,

Ma mort, et ma vie,
L'amant et l'amie,
Plaints, soupirs, et pleurs,
Douleurs sur douleurs.

Que ne vois-je, pour languir mieux,
Et pour vivre en plus longue peine,
Mon cœur en soupirs, et mes yeux
Se changer en une fontaine,
Mon corps en voix se transformer,
Pour soupirer, pleurer, nommer

Ma mort, et ma vie,
L'amant et l'amie,
Plaints, soupirs, et pleurs,
Douleurs sur douleurs.

Ou je voudrais être un rocher,
Et avoir le cœur insensible,
Ou esprit, afin de chercher

Sous la terre mon impossible :
J'irais sans crainte du trépas
Redemander aux Dieux d'en-bas
Ma mort, et ma vie.

Mais ce ne sont que fictions :
Il me faut trouver autres plaintes.
Mes véritables passions
Ne se peuvent servir de feintes.
Le meilleur remède en ceci,
C'est mon tourment et mon souci,
Ma mort, et ma vie.

Au prix de moi les amoureux
Voyant les beaux yeux de leur dame,
Cheveux et bouche, sont heureux
De brûler d'une vive flamme.
En bien servant ils ont espoir :
Je suis sans espoir de revoir
Ma mort, et ma vie.

Ils aiment un sujet qui vit :
La beauté vive les vient prendre,
L'œil qui voit, la bouche qui dit :
Et moi je n'aime qu'une cendre.
Le froid silence du tombeau
Enferme mon bien, et mon beau,
Ma mort, et ma vie.

Ils ont le toucher et l'ouïr,
Avant-courriers de la victoire :

Et je ne puis jamais jouir
Sinon d'une triste mémoire,
D'un souvenir, et d'un regret,
Qui toujours lamenter me fait
Ma mort, et ma vie.

L'homme peut gagner par effort
Mainte bataille, et mainte ville :
Mais de pouvoir vaincre la Mort
C'est une chose difficile.
Le ciel qui n'a point de pitié,
Cache sous terre ma moitié,
Ma mort, et ma vie.

Après sa mort, je ne devais
Tué de douleur, la survivre :
Autant que vive je l'aimais,
Aussitôt je la devais suivre :
Et aux siens assemblant mes os,
Un même cercueil eût enclos
Ma mort, et ma vie.

Je mettrais fin à mon malheur,
Qui hors de raison me transporte,
Si ce n'était que ma douleur
D'un double bien me réconforte.
La penser Déesse, et songer
En elle, me fait allonger
Ma mort, et ma vie.

En songe la nuit je la voi
Au ciel une étoile nouvelle
S'apparaître en esprit à moi
Aussi vivante, et aussi belle
Comme elle était le premier jour
Qu'en ses beaux yeux je vis Amour,
Ma mort, et ma vie.

Sur mon lit je la sens voler,
Et deviser de mille choses :
Me permet le voir, le parler,
Et lui baiser ses mains de roses :
Torche mes larmes de sa main,
Et presse mon cœur en son sein,
Ma mort, et ma vie.

La même beauté qu'elle avait,
La même Vénus, et la grâce,
Le même Amour qui la suivait,
En terre apparaît en sa face,
Fors que ses yeux sont plus ardents,
Où plus à clair je vois dedans
Ma mort, et ma vie.

Elle a les mêmes beaux cheveux,
Et le même trait de la bouche,
Dont le doux ris, et les doux nœuds
Eussent lié le plus farouche :
Le même parler, qui soulait
Mettre en doute, quand il voulait
Ma mort, et ma vie.

Puis d'un beau jour qui point ne faut,
Dont sa belle âme est allumée,
Je la vois retourner là-haut
Dedans sa place accoutumée,
Et semble aux anges deviser
De ma peine, et favoriser
Ma mort, et ma vie.

Chanson, mais complainte d'amour,
Qui rends de mon mal témoignage,
Fuis la cour, le monde, et le jour :
Va-t-en dans quelque bois sauvage,
Et là de ta dolente voix
Annonce aux rochers et aux bois

Ma mort, et ma vie,
L'amant et l'amie,
Plaints, soupirs, et pleurs,
Douleurs sur douleurs.

VIII

Ha ! Mort, en quel état maintenant tu me changes !
Pour enrichir le ciel, tu m'as seul appauvri,
Me ravissant les yeux desquels j'étais nourri,
Qui nourrissent là-haut les esprits et les anges.

Entre pleurs et soupirs, entre pensers étranges,
Entre le désespoir tout confus et marri,
Du monde et de moi-même et d'Amour, je me ri,
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.

Hélas ! tu n'es pas morte, hé ! c'est moi qui le suis.
L'homme est bien trépassé, qui ne vit que d'ennuis,
Et des maux qui me font une éternelle guerre.

Le partage est mal fait : tu possèdes les cieus,
Et je n'ai, malheureux, pour ma part que la terre,
Les soupirs en la bouche, et les larmes aux yeux.

IX

Quand je pense à ce jour, où je la vis si belle
Toute flamber d'amour, d'honneur et de vertu,
Le regret, comme un trait mortellement pointu,
Me traverse le cœur d'une plaie éternelle.

Alors que j'espérais la bonne grâce d'elle,
L'amour a mon espoir par la Mort combattu :
La Mort a mon espoir d'un cercueil revêtu,
Dont j'espérais la paix de ma longue querelle.

Amour, tu es enfant inconstant et léger :
Monde, tu es trompeur, pipeur et mensonger,
Décevant d'un chacun l'attente et le courage.

Malheureux qui se fie en l'Amour et en toi :
Tous deux comme la Mer vous n'avez point de foi,
L'un fin, l'autre parjure, et l'autre oiseau volage.

X

Homme ne peut mourir par la douleur transi.
Si quelqu'un trépassait d'une extrême tristesse,
Je fusse déjà mort pour suivre ma maîtresse :
Mais en lieu de mourir je vis par le souci.

Le penser, le regret, et la mémoire aussi
D'une telle beauté, qui pour les cieus nous laisse,
Me fait vivre, croyant qu'elle est ores Déesse,
Et que du ciel là-haut elle me voit ici.

Elle se souriant du regret qui m'affole,
En vision la nuit sur mon lit je la vois,
Qui mes larmes essuie, et ma peine console :

Et semble qu'elle a soin des maux que je reçois.
Dormant ne me déçoit : car je la reconnois
À la main, à la bouche, aux yeux, à la parole.

XI

Deux puissants ennemis me combattaient alors
Que ma dame vivait : l'un dans le ciel se serre,
De Laurier triomphant : l'autre dessous la terre
Un Soleil d'Occident reluit entre les morts.

C'était la chasteté, qui rompaît les efforts
D'Amour, et de son arc, qui tout bon cœur enferme,
Et la douce beauté qui me faisait la guerre,
De l'œil par le dedans, du ris par le dehors.

La Parque maintenant cette guerre a défaite :
La terre aime le corps, et de l'âme parfaite
Les Anges de là-sus se vantent bienheureux.

Amour d'autre lien ne saurait me reprendre.
Ma flamme est un sépulcre, et mon cœur une cendre,
Et par la mort je suis de la mort amoureux.

XII

Élégie

Le jour que la beauté du monde la plus belle
Laisa dans le cercueil sa dépouille mortelle
Pour s'envoler parfaite entre les plus parfaits,
Ce jour Amour perdit ses flammes et ses traits,
Éteignit son flambeau, rompit toutes ses armes,
Les jeta sur la tombe, et l'arrosa de larmes :
Nature la pleura, le Ciel en fut fâché
Et la Parque, d'avoir un si beau fil tranché.
Depuis le jour couchant jusqu'à l'Aube vermeille
Phénix en sa beauté ne trouvait sa pareille,
Tant de grâces au front et d'attraits elle avait :
Ou si je me trompais, Amour me décevait.
Sitôt que je la vis, sa beauté fut enclose
Si avant en mon cœur, que depuis nulle chose
Je n'ai vu qui m'ait plu, et si fort elle y est,
Que toute autre beauté encore me déplâit.
Dans mon sang elle fut si avant imprimée,
Que toujours en tous lieux de sa figure aimée
Me suivait le portrait, et telle impression
D'une perpétuelle imagination
M'avait tant dérobé l'esprit et la cervelle,
Qu'autre bien je n'avais que de penser en elle,
En sa bouche, en son ris, en sa main, en son œil,
Qu'au cœur je sens toujours, bien qu'ils soient au cercueil.
J'avais auparavant, vaincu de la jeunesse,
Autres dames aimé (ma faute je confesse) :
Mais la plaie n'avait profondément saigné,

Et le cuir seulement n'était qu'égratigné,
Quand Amour, qui les Dieux et les hommes menace,
Voyant que son brandon n'échauffait point ma glace,
Comme rusé guerrier ne me voulant faillir,
La prit pour son escorte, et me vint assaillir.
Encor, ce me dit-il, que de maint beau trophée
D'Horace, de Pindare, Hésiode et d'Orphée,
Et d'Homère qui eut une si forte voix,
Tu as orné la langue et l'honneur des François,
Vois cette dame ici : ton cœur, tant soit il brave,
Ira sous son empire, et sera son esclave.
Ainsi dit, et son arc m'enfonçant de roideur,
Ensemble dame et trait m'envoya dans le cœur.
Lors ma pauvre raison, des rayons éblouie
D'une telle beauté, se perd évanouie,
Laisant le gouvernail aux sens et au désir,
Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.
Raison, pardonne-moi : un plus caut en finesse
S'y fût bien englué, tant une douce presse
De grâces et d'amours la suivaient tout ainsi
Que les fleurs le Printemps, quand il retourne ici.
De moi, par un destin sa beauté fut connue :
Son divin se vêtait d'une mortelle nue,
Qui méprisait le monde, et personne n'osait
Lui regarder les yeux, tant leur flamme luisait.
Son ris, et son regard, et sa parole pleine
De merveilles, n'étaient d'une nature humaine,
Son front ni ses cheveux, son aller ni sa main.
C'était une Déesse en un habit humain,
Qui visitait la terre, aussitôt enlevée
Au ciel, comme elle fut en ce monde arrivée.

Du monde elle partit aux mois de son printemps,
Aussi toute excellence ici ne vit long temps.
Bien qu'elle eût pris naissance en petite bourgade,
Non de riches parents, ni d'honneurs, ni de grade,
Il ne l'en faut blâmer : la même Dêité
Ne dédaigna de naître en très pauvre cité :
Et souvent sous l'habit d'une simple personne
Se cache tout le mieux que le destin nous donne.
Vous qui vîtes son corps, l'honorant comme moi,
Vous savez si je mens, et si triste je doi
Regretter à bon droit si belle créature,
Le miracle du Ciel, le miroir de Nature.
Ô beaux yeux, qui m'étiez si cruels et si doux,
Je ne me puis lasser de repenser en vous,
Qui fûtes le flambeau de ma lumière unique,
Les vrais outils d'Amour, la forge, et la boutique.
Vous m'ôtâtes du cœur tout vulgaire penser,
Et l'esprit jusqu'au ciel vous me fîtes hausser.
J'appris à votre école à rêver sans mot dire,
À discourir tout seul, à cacher mon martyr ;
À ne dormir la nuit, en pleurs me consumer.
Et bref, en vous servant, j'appris que c'est qu'aimer.
Car depuis le matin que l'Aurore s'éveille
Jusqu'au soir que le jour dedans la mer sommeille,
Et durant que la nuit par les Pôles tournait,
Toujours pensant en vous, de vous me souvenait.
Vous seule étiez mon bien, ma toute, et ma première,
Et le serez toujours : tant la vive lumière
De vos yeux, bien que morts, me poursuit, dont je voi
Toujours leur simulacre errer autour de moi.
Puis Amour que je sens par mes veines s'épandre,

Passes dessous la terre, et ratisse la cendre
Qui froide languissait dessous votre tombeau,
Pour rallumer plus vif en mon cœur son flambeau,
Afin que vous soyez ma flamme morte et vive,
Et que par le penser en tous lieux je vous suive.
Pourrai-je raconter le mal que je senti,
Oyant votre trépas ? Mon cœur fut converti
En rocher insensible, et mes yeux en fontaines :
Et si bien le regret s'écoula par mes veines,
Que pâmé je me fis la proie du tourment,
N'ayant que votre nom pour confort seulement.
Bien que je résistasse, il ne me fut possible
Que mon cœur, de nature à la peine invincible,
Pût cacher sa douleur : car plus il la celait,
Et plus dessus le front son mal étincelait,
En fin voyant mon âme extrêmement atteinte,
Je déliai ma bouche, et fis telle complainte :
« Ah, faux Monde trompeur, que tu m'as bien déçu !
Amour, tu es enfant : par toi j'avais reçu
La divine beauté qui surmontait l'envie,
Que malgré toi la Mort en ton règne a ravie.
Je déplais à moi-même, et veux quitter le jour,
Puis que je vois la Mort triompher de l'Amour,
Et lui ravir son mieux, sans faire résistance.
Malheureux qui le suit, et vit sous son enfance !
Et toi, Ciel, qui te dis le père des humains,
Tu ne devais tracer un tel corps de tes mains
Pour si tôt le reprendre : et toi, mère Nature,
Pour mettre si soudain ton œuvre en sépulture.
Maintenant à mon dam je connais pour certain,
Que tout cela qui vit sous ce globe mondain,

N'est que songe et fumée, et qu'une vaine pompe,
Qui doucement nous rit, et doucement nous trompe. »
Tu es assis au rang des Anges précieux
En repos éternel, loin de soin et de guerres :
Tu vois dessous tes pieds les hommes et les terres,
Et je ne vois qu'ennuis, que soucis, et qu'émoi,
Comme ayant emporté tout mon bien avec toi.
Je ne te trompe point : du ciel tu vois mes peines,
Si tu as soin là-haut des affaires humaines.
Que dois-je faire, Amour ? Que me conseilles-tu ?
J'irais comme un Sauvage en noir habit vêtu
Volontiers par les bois, et mes douleurs non feintes
Je dirais aux rochers : mais ils savent mes plaintes.
Il vaut mieux d'un grand temple honorer son tombeau,
Et dedans élever d'artifice nouveau
Cent autels dédiés à la mémoire d'elle,
Éclairés jour et nuit d'une lampe éternelle,
Et devant le portail, comme les anciens
Célébraient les combats aux jeux Olympiens,
Sacrer en son honneur au retour de l'année
Une fête chômable à la joute ordonnée.
Là tous les jouvenceaux au combat mieux appris
Le funeste Cyprès emporteront pour prix,
Et seront appelés longtemps après ma vie,
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.
Puis quand l'une des Sœurs aura le fil coupé,
Qui retient en mon corps l'esprit enveloppé,
J'ordonne que mes os pour toute couverture
Reposent près des siens sous même sépulture :
Que des larmes du ciel le tombeau soit lavé,
Et tout à l'environ de ces vers engravé :

« Passant, de cet amant entends l'histoire vraie.
De deux traits différents il reçut double plaie :
L'une que fit l'Amour, ne versa qu'amitié :
L'autre que fit la Mort, ne versa que pitié.
Ainsi mourut navré d'une double tristesse,
Et tout pour aimer trop une jeune maîtresse. »

XIII

De cette belle, douce, honnête chasteté
Naissait un froid glaçon, ains une chaude flamme,
Qu'encores aujourd'hui éteinte sous la lame
Me réchauffe, en pensant quelle fut sa clarté.

Le trait que je reçus n'eut le fer épointé :
Il fut des plus aigus qu'Amour nous tire en l'âme,
Qui d'un trépas armé par le penser m'entame,
Et sans jamais tomber se tient à mon côté.

Narcisse fut heureux, mourant sur la fontaine,
Abusé du miroir de sa figure vaine :
Au moins il regardait je ne sais quoi de beau.

L'erreur le contentait, voyant la face aimée,
Et la beauté que j'aime est terre consumée.
Il mourut pour une ombre, et moi pour un tombeau.

XIV

Je vois toujours le trait de cette belle face
Dont le corps est en terre, et l'esprit est aux cieux :
Soit que je veille ou dorme, Amour ingénieux
En cent mille façons devant moi le repasse.

Elle qui n'a souci de cette terre basse,
Et qui boit du nectar assise entre les Dieux,
Daigne pourtant revoir mon état soucieux,
Et en songe apaiser la Mort qui me menace.

Je songe que la nuit elle me prend la main :
Se fâchant de me voir si long temps la survivre,
Me tire, et fait semblant que de mon voile humain

Veut rompre le fardeau pour être plus délivre.
Mais partant de mon lit, son vol est si soudain
Et si prompt vers le ciel que je ne la puis suivre.

XV

Aussitôt que Marie en terre fut venue,
Le Ciel en fut marri, et la voulut ravoïr :
À peine notre siècle eut loisir de la voir,
Qu'elle s'évanouit comme un feu dans la nue.

Des présents de Nature elle vint si pourvue,
Et sa belle jeunesse avait tant de pouvoir
Qu'elle eût peu d'un regard les rochers émouvoir,
Tant elle avait d'attraits et d'amours en la vue.

Ores la Mort jouit des beaux yeux que j'aimais,
La boutique, et la forge, Amour, où tu t'armais.
Maintenant de ton camp cassé je me retire :

Je veux désormais vivre en franchise et tout mien.
Puisque tu n'as gardé l'honneur de ton empire,
Ta force n'est pas grande, et je le connais bien.

XVI

Épitaphe de Marie

Ci reposent les os de toi, belle Marie,
Qui me fis pour Anjou quitter le Vendômois,
Qui m'échauffas le sang au plus vert de mes mois,
Qui fus toute mon cœur, mon sang, et mon envie.

En ta tombe repose honneur et courtoisie,
La vertu, la beauté, qu'en l'âme je sentois,
La grâce et les amours qu'aux regards tu portois,
Tels qu'ils eussent d'un mort ressuscité la vie.

Tu es telle Marie un bel astre des cieux :
Les Anges tous ravis se paissent de tes yeux,
La terre te regrette. Ô beauté sans seconde !

Maintenant tu es vive, et je suis mort d'ennui.
Ha, siècle malheureux ! Malheureux est celui
Qui s'abuse d'Amour et qui se fie au Monde.